

Les lopins des prolos

Angleterre, 1649, Saint Georges' Hill, sud-est du pays. Des pauvres se regroupent sous le nom de « diggers » (bêcheux), défient les propriétaires et prennent possession de terres en friche pour y semer fèves, carottes et avoine. Ils proclament : « *Nous travaillons, nous mangeons ensemble, nous n'avons pas besoin d'épées. Nous ne nous inclinons pas devant les maîtres et ne payerons pas de rente aux seigneurs. Nous sommes des hommes libres même si nous sommes pauvres. Vous tous bêcheux, levez-vous pour la gloire, levez-vous maintenant !* » Cette rébellion sera vite matée mais elle symbolise les prémices des jardins ouvriers. Ce n'est que plus tard au XIX^{ème} siècle pendant « la révolution industrielle » en Europe qu'apparaissent les « champs des pauvres » : des jardins en ville qui apportent un complément de ressources aux ouvriers.

En France, le terme de « jardin ouvrier » fut inventé par l'abbé Lemire, prêtre et homme politique, convaincu que ces jardins « *permettent aux ouvriers d'échapper à leur taudis en profitant d'un air plus respirable, ils les éloignent aussi des cabarets et encouragent les activités familiales au sein de ces espaces verts* ». En 1952 l'adjectif « ouvriers » disparaît au profit de « familiaux ». Aujourd'hui en France il existe environ 150 000

« jardins familiaux » pour une superficie de 45 000 hectares. À Grenoble et dans son agglomération, on recense dix-huit terrains dédiés aux jardins ouvriers dont la moitié située en bord de voie ferrée ou de la rocade (1). Ils sont majoritairement gérés par des collectivités locales, mais aussi par quelques propriétaires privés qui louent souvent à l'année une parcelle pour 50 à 100 euros. Les listes d'attente pour obtenir son lopin de terre peuvent atteindre plusieurs années.

Retour aux sources pour certains, lieux de repos et d'évasion après une journée de boulot pour d'autres ou encore complément alimentaire pour des retraités, les jardins ne sont jamais dénommés « familiaux » mais toujours « ouvriers » par leurs locataires.

On a ramené notre fraise du côté du quartier Chamberton à Saint-Martin-d'Hères, à quelques mètres de la voie ferrée où existent encore les vieux jardins créés sauvagement il y a 40 ans, depuis légalisés, qui côtoient d'autres parcelles flambants neuves installées par la municipalité. Portraits.

1 - Grégoire Chelkoff et Magali Paris, *La ville dans ses jardins, l'urbain en bord de route*, Laboratoire CRESSION, 2010.

José, 43 ans.

« Au jardin, j'y passe du temps, je fais des grillades, j'aime bien voir les tomates, les choux et tout pousser. Ce qu'on produit ici, ça nous rapporte pas grand chose. Ce n'est pas pour des questions d'argent, c'est pour le plaisir. J'ai une entreprise de maçonnerie depuis 10 ans, j'emploie deux ouvriers. Je ne m'intéresse pas trop à la politique, je ne vote pas, je suis au courant de rien alors ça sert à rien de voter pour l'un ou pour l'autre ! J'ai beaucoup de boulot : je vais partir et ramener le camion au garage, rentrer chez moi, je mange et je me couche. Demain à 7h du matin faut que je sois déjà au boulot. Je n'ai pas le temps de regarder la télé. Je m'occupe des papiers de mon entreprise, des factures et des devis. Je fais 8 heures par jour comme mes ouvriers et après je démarche des clients, je m'occupe du matériel. Je pars à 6h30 du matin et je rentre à 7h du soir, ça fait plus de 12 heures par jour. Les samedis et dimanches, il m'arrive de faire des papiers, des petites bricoles. C'est juste le dimanche après midi que je me repose un peu. Mon seul loisir c'est ici dans le jardin.

J'ai une cinquantaine de pigeons voyageurs, ils ont quasiment presque tous un nom. Je fais des compétitions quand j'ai le temps. Vous voulez voir les pigeons qui prennent la douche ? »



Antonia, 63 ans.

« J'ai rencontré mon mari, Joachim, à l'âge de 19 ans et je suis venue en France pour me marier, j'avais pas le droit d'habiter tout de suite avec lui, c'était interdit. Alors je suis allée chez une tante qui habitait à Rouen, le temps que je fasse mes papiers avant de venir rejoindre Joachim à Grenoble. Je suis resté un an à Rouen, je travaillais dans la filature. J'aimais bien là-bas, les gens ressemblaient un petit peu à chez nous. Ici, à Grenoble, les gens sont durs. C'est chacun pour soi, ils sont individualistes. Les gens ils ne disent même pas bonjour dans la montée de l'immeuble, surtout les jeunes. C'était dur le travail. Je me suis arrêtée pour élever mes gosses et après il n'y avait plus de boulot dans les usines et j'ai fini par faire du ménage.

J'ai une petite retraite, si j'étais toute seule, je ne pourrais pas vivre. C'est petit mais on fait avec. Ce jardin, ça nous fait sortir, nous fait passer un peu le temps et puis c'est bien meilleur quand on mange des légumes du jardin. Il y a un peu de pollution, c'est pas bien pour les jardins mais on ne peut rien faire, on n'a pas le choix. »



Joachim, à droite, et son frère.

Rosa, 54 ans.

« Je suis chauffeur de car pour une société privée. Ça fait 29 ans que j'ai ce jardin. Au départ ces terrains appartenaient à la mairie et chacun venait et prenait un morceau de terrain pour fabriquer son petit jardin. On ne payait pas. La mairie le savait et puis elle a décidé de faire quelque chose de plus propre avec des palissades. Aujourd'hui on paie pas grand chose, 49 euros par an.

On appelle ça des jardins ouvriers, là en face il travaille dans le bâtiment, l'autre là-bas aussi, l'autre c'est un monsieur espagnol qui est à la retraite, là il y a un mec qui travaillait à Lustucru, au milieu c'est une famille de Tunisiens et au fond il travaille dans le bâtiment. Vous me verrez pas souvent au bistrot, moi je suis dans mon jardin. C'est pour le plaisir et aussi pour manger. Ça coûte moins cher. Je partage mes récoltes, j'en donne à mes voisins. C'est un plaisir de donner. Ce qui sort de notre jardin est bien meilleur que ce qu'on trouve sur le marché. Ça n'a pas le même goût.

C'est rare des espaces comme ça. Aujourd'hui y a beaucoup de gens qui cherchent un petit bout de terrain. Là en face avant c'était une ferme. Au début on allait acheter des œufs et des poules chez la mémé et le pépé. Ils sont morts et ils ont vendu le terrain. Maintenant il y a quatre maisons à la place. »

« *Manger une pomme avec un ver c'est peut-être pas plus mal, avec un petit défaut* »



« *Vous me verrez pas souvent au bistrot, moi je suis dans mon jardin* »



Les jardins ouvriers Chamberton du nom du quartier, à l'est (photo de droite) et à l'ouest (photo de gauche)

Anibal, 64 ans.

« Je suis sur ce jardin depuis plus de 35 ans. Avant d'aller à l'armée au Portugal, j'ai toujours travaillé la terre et dans la forêt. J'ai ce jardin pour le plaisir, pas pour des questions d'argent. Je donne mes patates, mes navets à mes voisins. Je suis maçon. Je vais avoir 40 ans de bâtiment au mois de septembre. J'ai 64 ans et je continue à travailler parce qu'il me manque encore trois trimestres. Vous voyez plus personne travailler dans le bâtiment à cet âge, il n'y a que moi dans l'entreprise. Je suis toujours en forme, je ne bois pas, je ne fume pas. Moi je suis resté trois ans et quatre mois en accident de travail. J'ai vu d'autres collègues qui ont eu des accidents. Des fois c'est pas la faute aux ouvriers, c'est que la sécurité n'est pas respectée par les entreprises.

Les Portugais, ils aiment le boulot lourd, c'est pour ça qu'on travaille dans le bâtiment et puis c'est ce qui paie le plus. Dans une usine, on est moins bien payé. Je n'ai pas d'autre activité que le bâtiment et mon jardin. Je vais parfois aux bals ou aux fêtes organisés par les Portugais. Je suis venu en France pour deux ans et gagner un peu d'argent et je suis encore là 40 ans après, je me suis marié. J'en ai marre. J'aime toujours mon pays, je dis merci à la France pour l'argent que j'ai gagné ici, mais dans ma tête, je suis plus là-bas qu'ici. Le pays, le village, la famille me manquent. J'ai tout ce qu'il faut là-bas, j'ai une maison, des oliviers, des orangers. J'y vais une fois ou deux par an. Dans un an, j'arrête de travailler et je retourne chez moi au Portugal. Là-bas avec une retraite de 1 200 euros je vivrai mieux qu'avec 3 000 euros en France. »



Maria Amelia, 83 ans.

« J'ai commencé à faire un jardin il y a 39 ans et les autres s'y sont mis. Et puis on a commencé à payer 15 francs à la mairie par mois maintenant on paie 49 euros par an. Moi j'aime pas rester dans la rue à parler, c'est pour ça que je suis dans le jardin. J'habite juste à côté dans le quartier Chamberton. Je travaillais pas, je m'occupais de mes douze enfants, maintenant il m'en manque 5. J'ai 17 petits-enfants. Mon fils vient m'aider parce que je ne peux plus me baisser. J'ai une petite pension de 535 euros. Mon mari était maçon, il a eu des problèmes de santé, il est mort, c'est pour ça que j'ai une petite pension. C'est pas facile la vie. Ce jardin, je le fais pour manger. »



Rémi, 57 ans.

« Avec la municipalité actuelle, y a une volonté politique de revenir un peu à la terre, c'est aussi lié à la vague des retours aux sources et des valeurs humaines. Il y a des gens qui ne connaissent pas le monde agricole et qui se rendent compte de ce qu'il faut endurer pour avoir des fruits et des légumes. Ce retour aux sources c'est bien, ça appelle à réfléchir. Manger une pomme avec un ver c'est peut-être pas plus mal, avec un petit défaut. Arriver à des fruits parfaits, c'est pas la solution, on a poussé à l'extrême et on arrive aujourd'hui à manger n'importe quoi.

Je suis fils d'agriculteur, je sais de quoi je parle. Je suis le premier à ne pas être resté à la terre. Mon père était agriculteur en Savoie, il faisait du tabac, des pommes de terre, des vaches. Il y avait une vingtaine d'hectares. Avant là-bas, sur trois cents habitants, il y avait cinquante agriculteurs, aujourd'hui il en reste deux.

Je suis mécanicien-outilleur à A. Raymond. Si j'étais agriculteur je reviendrais à des produits de qualité, et quelque chose de plus sain. Il y a beaucoup d'ouvriers dans ces jardins, des immigrés qui ont eux-mêmes déjà travaillé la terre chez eux. J'ai besoin de sentir la terre, de voir pousser les légumes, de vivre les saisons. Dans l'appartement c'est pas possible. Ça me déconcentre, je sors du boulot je suis super tendu, stressé, je viens 10 minutes au jardin, ça me relaxe, même s'il y a du bruit. Je vois les désastres des maisons individuelles à la campagne avec des gens qui débarquent et qui n'y connaissent rien, ils rouspètent parce que les vaches ont des cloches, ils font des pétitions. Il y a un gros problème d'éducation.

Quand je suis arrivé à Saint-Martin-d'Hères, il y avait un festival des peuples et des cultures qui n'existe plus. Il y avait toutes les communautés où chaque peuple retrouvait ses racines. Aujourd'hui la jeunesse des quartiers est prise entre être français et leur origine et ils ne savent plus où ils en sont. »